

pour acheter la paix, la victoire coûte cher—aux mères surtout. Mais, pourquoi ne les avoir pas doucement, tendrement préparées au déchirement qui les attendait? Pourquoi ne les avoir pas, petit à petit, convaincues et de la fatalité de l'échéance qui s'annonçait et de la sublimité de la dette à payer? Pourquoi les avoir privées de cette charité de la bonne parole qui leur eût révélé à la fois et le grand œuvre et le prix du sacrifice? Pourquoi, le coup étant prévu, imminent, avoir d'avance injecté dans leur sang ce fatal antidote qui, la blessure reçue, précipite en sanglots désespérés le baume consolateur? Oui, les fils paient aussi courageusement que les fils de France, mais les mères souffrent plus chez nous que les mères françaises et savent moins cacher leur douleur. Ce n'est pas pourtant qu'elles soient moins vaillantes! Mais on leur a fermé le chemin de l'héroïsme, on leur en a caché le prix. Mais on a tari en elles l'une des plus fécondes sources de consolation, la divinité de leur calvaire. Mais on leur a dit que cette croix, il fallait non pas se résigner à la porter, mais la repousser. Mais on leur a dit qu'elles devaient tout faire pour le garder ici, leur petit; que, corps et âme, là-bas il était perdu. Et on ne leur a pas dit que le vrai danger, pour l'âme et pour le corps, c'est, en face d'un devoir devenu très clair, de reculer! Mais, avec les lenteurs du rouage conscriptionnel, on a bercé leur illusion que le gars ne partirait pas. Il part, et elles ne savent pas où il va! Il s'en va se battre, et on leur a désappris que le champ de bataille est le champ d'honneur! Il les quitte, et leurs bras désormais vides compriment en leur poitrine un cœur qu'on a vidé des lumières réchauffantes, des vertus fortifiantes.

A ceux qui ont vu tant d'amertume dans les larmes maternelles, parce que le fils allait se faire tuer "seulement pour les Anglais", niera-t-on le droit de s'indigner, le droit de demander des comptes, avec ces pauvres désolées, à ceux-là qui, dans l'immense douleur, les laissent désemparées?...

Mais ce désespoir de celles qui restent a pu rendre pour eux aussi le départ plus poignant, il ne les a pas retenus, les gars canadiens-français. Ils sont partis. Ils partent.

Aux discours vains, les faits ont substitué leur éloquence irrésistible. Nous étions dans les ténèbres, l'acte des preux de notre sol a projeté sur la race les feux vainqueurs d'une résurrection. Il a marqué la victoire de l'idée sur la matière, de l'ordre sur la confusion, de la vérité sur l'erreur. Il a été la réponse péremptoire aux accusations de lâcheté et à toutes les insultes. Il a prouvé que, malgré les nuages amoncelés sur nous nous savons penser—et que nous savons ne pas faillir aux nobles tâches.

L'impérialisme a eu beau faire. Ce n'est pas pour lui, c'est malgré lui, c'est pour la cause, qu'on est parti.

Le nationalisme a eu beau dire. Cette cause

est sainte, elle couvre de gloire ceux qui se battent bien pour elle, elle assure l'immortalité à ceux qui meurent pour elle.

Et nous voilà rentrés, grâce à ces départs, dans notre tradition nationale, dans la voie radieuse où à pareille date, il y a quatre ans, d'un seul mouvement et pleins d'entrain, nous nous engageons. C'est par esprit de devoir que nous y sommes revenus et cela pouvait suffire. Mais la réputation d'une nation est chose précieuse aussi, et par surcroît la voilà sauvée. Le seul mot: présent! de la recrue canadienne-française a opéré ce miracle, de laver notre race des injures dont elle était, depuis un an surtout, abreuvée. Nos pires ennemis eux-mêmes ont dû souligner le sens du mot et la portée du geste qui l'a suivi. Il leur est même arrivé d'aller trop loin dans l'hommage, comme ils allaient trop loin dans le dénigrement. La mesure n'est pas une plante de nos climats. Mais qu'importe!

L'étape,—l'affreuse étape que le néfaste impérialisme francophobe et le non moins néfaste néo-nationalisme avait convertie en un marais de boue où nous pouvions nous enliser et périr,—l'étape est franchie.

Saluons, saluons bien bas, ceux qui partent pour l'assaut. Soyons fiers d'eux, et remercions-les; car ils vont où Dieu le veut, où les appelle la Patrie, car, dans la mêlée des peuples, au front de France, champions du Droit, de tous les droits, ils vont défendre la cause juste de l'Humanité violée, et ils vont défendre la cause juste de notre race opprimée et calomniée. Ils vont tout venger, les fils de notre sol canadien et de notre race française, car ils vont livrer la grande, la seule bataille totale, celle qui, dans nos deux guerres, nous donnera sûrement la double victoire.

FERDINAND ROY.

Québec, 7 août 1918.

## Pensées d'actualité

Le cœur est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes que lorsque le fer les a frappés eux-mêmes.

CHATEAUBRIAND.

Les premiers disciples du christianisme ont vu le prodige de son établissement; nous voyons le prodige plus étonnant peut-être de sa conservation.

BONALD.